

David

Écrivain public et poète de rue.

LPEP promotion 2007-2008

► La linguistique, j'en faisais petit sans le savoir lorsque j'inventais une langue. C'est au cours de mes études que s'est réellement dessiné mon profil : quelqu'un de très passionné par le langage.

Je suis un Parisien d'origine espagnole. Mon terroir c'est Paris, mais j'en ai un autre qui est un petit village près de Valence, en Espagne : un mélange que je trouve intéressant, urbain et étranger en même temps. Dans ma famille, on ne parle pas espagnol, mais valencien – un dialecte du catalan. Je suis content d'être locuteur d'une langue minoritaire, tant sur le plan linguistique que politique.

Je ne savais pas quoi faire comme études en sortant du lycée : on était relativement mal conseillé à l'époque et je me suis dirigé vers un parcours de Lettres modernes à la Sorbonne. Je n'y ai pas trouvé ma place : moi qui étais porté par le rêve, je ne me reconnaissais pas dans l'analyse rigoureuse des textes que l'on m'imposait. J'ai souffert pendant deux ans, puis j'ai opté pour Langue Littérature et Civilisation étrangère où, non seulement je me suis perfectionné en espagnol et catalan, mais où j'ai découvert la linguistique qui m'a énormément plu, à tel point que j'ai encore changé de fac pour passer en licence de linguistique. La linguistique, j'en faisais petit sans le savoir lorsque j'inventais une langue. C'est au cours de ces études que s'est réellement dessiné mon profil : quelqu'un de très passionné par le langage et par tous les phénomènes linguistiques, qu'il s'agisse de ma langue inventée, du français, du valencien, ma deuxième langue natale, ou de l'espagnol. J'étais pourtant confronté à deux obstacles : d'une part, la nécessité de gagner ma vie se faisait sentir et d'autre part, la perspective de la recherche ou de l'enseignement ne m'intéressait pas plus que ça. Je me serais bien vu étudiant à vie ! Mais j'ai décidé d'arrêter la fac pour commencer à travailler et me consacrer à mes passions, de façon plus libre. Beaucoup de mes amis étaient étudiants, aussi allais-je en rejoindre certains pendant leurs cours : en philosophie, en linguistique ou même en lettres. Je n'étais plus étudiant ni même candidat libre, j'étais un étudiant sauvage, voire clandestin.

Lorsque j'ai commencé à travailler, j'ai d'abord donné des cours particuliers, puis j'ai trouvé un poste en CDI – oui, à l'époque cela existait encore ! – et ce travail à temps

partiel me laissait beaucoup de temps libre. J'ai pu mener à ma guise mes recherches, commencer à m'investir davantage dans l'écriture et plus particulièrement dans la poésie. J'ai pu côtoyer l'art et les artistes alors que j'étais salarié dans le domaine de l'assistance : c'était purement alimentaire et, malgré la pression de la hiérarchie, je ne vois pas comment j'aurais pu m'investir davantage. Je m'acquittais de ma tâche honorablement, mais je ne manifestais pas beaucoup d'enthousiasme pour l'esprit de l'entreprise dont je tairai le nom. Cela a duré douze ans, la treizième année, je l'ai passée en Fongécif. J'avais déjà tenté une reconversion professionnelle en 2000 lorsque j'avais passé par hasard, mais avec succès, le concours d'entrée en orthophonie. J'avais alors suivi la première année tout en travaillant le soir, ce qui était absolument éreintant. La première année est essentiellement médicale avec de l'anatomie, de la physique, de la chimie, de l'acoustique, de la neurologie... Autant de matières plus passionnantes les unes que les autres, sauf que je n'ai pas du tout l'esprit scientifique. Je me suis pourtant débrouillé en anatomie, discipline qui a ravi le poète que je suis puisque la moindre bosse du plus petit os porte un nom en latin. Ce qui m'attirait dans ces études d'orthophonie, c'était le lien au langage, l'aspect service à la personne et, comme on peut exercer ce métier paramédical à plusieurs niveaux différents, j'imaginais que j'allais y trouver ma voie. Je n'en ai pas eu l'occasion : au bout de la première année d'études, j'ai eu la plupart de mes UV, mais le Fongécif a refusé ma prise en charge. J'étais extrêmement fatigué et découragé, cette funeste décision anéantissait tous mes plans pour passer mon diplôme en quatre ans. Alors j'ai renoncé à la fin de la première année.

► Quand j'ai appris qu'il existait une licence professionnelle écrivain public, j'ai pensé : « Eurêka, voici ma porte de sortie ! »

Je suis reparti sur mon plateau assistance jusqu'à ce qu'enfin j'aie cette bonne idée de devenir écrivain public, idée qui m'est venue vraiment par hasard là aussi. L'été précédent, j'étais chez ma grand-mère qui ne tarissait pas de souvenirs : toute sa vie lui revenait par bribes, y compris sa petite enfance. Elle me disait : « j'ai tellement de souvenirs que je ne sais pas quoi en faire ! » Alors je lui ai proposé tout bonnement qu'on les écrive. À l'issue de cet exercice, je me suis rendu compte que c'était un métier, que cela s'appelait écrivain public et là, j'ai commencé à me renseigner. J'ai appris qu'il existait une licence professionnelle à la Sorbonne Nouvelle - Paris 3 : eurêka, voici ma porte de sortie ! Il est vrai que je commençais à tourner comme un ours en cage, car je

n'envisageais pas de continuer à être salarié dans cette compagnie d'assistance le restant de mes jours. J'étais plutôt résistant, mais autour de moi c'était l'hécatombe : des gens succombaient à toutes sortes de maladies psychosomatiques qui, à l'évidence, étaient dues au type de management sauvage pratiqué dans cette entreprise-là. Faire un métier pas très intéressant, à la limite, pourquoi pas ? Ce n'est pas un motif de honte, puisque mes intérêts étaient ailleurs. Non, le problème était de côtoyer ces hordes de petits chefs bornés qui menaçaient ma santé morale et nerveuse ! Réussir cette licence professionnelle était vraiment souhaitable et salubre : j'étais ravi de ce nouveau challenge.

Mes écrits à l'époque étaient restreints à ma chambre et au tiroir de mon bureau. Je les lisais à mes amis et de temps en temps, je rencontrais quelqu'un dans une revue qui voulait bien éditer un petit poème. Je participais à des lectures de façon très informelle ; j'accumulais les recueils, mais je ne cherchais pas spécialement d'éditeur. Je travaillais de façon libre, sans contraintes et je sentais que j'étais encore en phase d'apprentissage. Mon écriture était autocentrée et me servait en quelque sorte de thérapie. J'avais certainement une belle plume aux dires de mes amis, mais ce n'était pas suffisant pour intéresser à la fois des lecteurs et, surtout, un éditeur.

► J'ai compris en quoi consiste une licence professionnelle : l'université apporte l'enseignement des compétences théoriques alors que les stages et les conférences métiers permettent d'appréhender le volet professionnel.

Lorsque je me suis intéressé à la Licence professionnelle, le Fongécif a accepté ma demande de financement puisqu'il s'agissait d'une formation de moins d'un an et que mon dossier était motivé. Et comme je n'entretenais pas d'excellents rapports avec mes employeurs, ils ont été très contents de voir un départ se profiler !

À l'époque, j'étais le seul garçon de ma promotion : cela faisait de moi une petite vedette, c'était assez agréable. Aujourd'hui, je sais que les hommes sont plus nombreux à se présenter. Mes collègues féminines étaient d'âge, de formation et de sensibilité différents. J'ai aimé cette diversité. Moi, je me faisais une idée très traditionnelle du métier : à savoir, l'aide à la personne dans le secteur social, plus cette perspective de récit de vie que j'avais expérimenté avec ma grand-mère. Là, non seulement je m'apercevais de l'éventail des trajectoires et des applications possibles du métier d'écrivain public, mais je réalisais également qu'il y avait avec moi beaucoup de gens qui

avaient de nombreux projets et qui venaient de tous les coins de France. On était tous aussi motivés les uns que l'autre et de ce point de vue, c'était vraiment très chouette.

Concernant l'apprentissage proprement dit, j'ai peut-être été plus rebuté que d'autres par les matières du droit – droit civil, droit social et droit pénal – parce que ce n'était pas du tout un domaine qui m'attirait. Le programme de droit était un peu trop généraliste au vu de la spécificité des pratiques juridiques de l'écrivain public et, en effet, pendant mes stages, le lien entre le cours de droit et le guichet d'écrivain public m'a paru assez flou. Tant pis, tant mieux ! C'était néanmoins une très bonne introduction à cette vaste discipline et l'occasion de s'initier à une nouvelle façon de raisonner. J'ai alors compris en quoi consistait une licence professionnelle : l'université apportait l'enseignement des compétences alors que les stages et les conférences sur les métiers complétaient avec le volet professionnel. On était submergés de travail, de cours à apprendre, de partiels à passer, et finalement on se formait soi-même à la réalité d'un métier avec l'aide, ou pas, d'un tuteur. Je veux dire que c'était à nous, étudiants, de faire l'effort intellectuel d'établir le lien et d'en découvrir les perspectives.

Aujourd'hui, je regarde ces quelques aspects négatifs avec plus de distance, d'autant plus que les professeurs changent et que l'enseignement de la licence se renouvelle et s'améliore chaque année. Je ne veux pas taire les aspects positifs de cette formation qui a réellement contribué à me mettre sur les rails de nouvelles activités professionnelles. J'y ai découvert, par exemple, les ateliers d'écriture qui m'ont énormément enthousiasmé. Nous avons une professeure qui a su nous donner le goût de pratiquer cette forme d'écriture-là. Nous avons connu également une prof de rhétorique à la fois passionnante et pédagogue, une prof de littérature très impliquée et une enseignante qui nous faisait pratiquer le français à partir de textes et de jeux. Celle-ci, sur la fin, nous a donné à réaliser une sorte de petit récit de vie. Je n'en garde pas un souvenir exceptionnel, vu que je n'ai pas eu une bonne note – *rires* ! Cela m'a pourtant permis de travailler en binôme avec une étudiante basque du nom d'Ixa, que je cite au passage avec d'autant plus d'émotion que nous sommes devenus très amis et qu'elle est décédée depuis. Tout comme je l'ai fait pour elle, elle a écrit mon récit de vie : j'ai conservé ce texte pour son aspect formateur et pour la charge affective qui lui est attachée. L'affectivité est à la base du récit biographique qui, à l'arrivée, doit toucher le lecteur. Avec la distance, je trouve que c'est le cas pour ce texte, n'en déplaise à la professeure !

► **Les stages sont indispensables pour connaître la réalité du métier.**

Il se trouve que, poussé par le Fongécif, j'avais effectué des enquêtes-métier et j'avais rencontré l'écrivain public communal de ma ville, Créteil. Au bout d'une heure d'entretien, elle m'a proposé de faire un stage auprès d'elle si j'étais admis en licence. C'est une femme formidable qui m'a vraiment mis le pied à l'étrier : à l'époque, nous avons quatre cents heures de stage à effectuer et j'ai passé deux mois avec elle¹. Elle m'incitait à continuer, mais j'avais envie d'essayer autre chose pour diversifier l'exercice. Mal m'en a pris ! Le directeur de la démocratie locale de l'époque avait mis comme condition à mon embauche que je fasse l'intégralité de mes stages à Créteil. Je ne l'avais pas compris. J'ai donc fait un deuxième stage ailleurs : une expérience intéressante et décevante tout à la fois, chez SOS Racisme. 2008 était l'année de la commémoration des cinquante ans de la mort de Martin Luther King et ils créaient un ensemble d'évènements autour de lui. Ils cherchaient un écrivain public pour faire des chronologies biographiques à éditer sur leur site et ils ont diffusé une annonce à la fac. J'ai passé un mois à compiler des biographies et à les transformer en chronologies, ce qui était fort intéressant, car j'en ai appris beaucoup sur le personnage historique. J'ai surtout appris à condenser du texte, exercice passionnant, mais lassant à la fin. Cette association avait visiblement besoin d'un bon rédacteur stagiaire qui puisse remplir cette tâche gratuitement. J'y étais cantonné, sans aucune ouverture sur le reste des ateliers du projet. J'observais s'affairer l'équipe de travail très hiérarchisée de cette petite entreprise de communication, et il m'arrivait de regretter mon guichet d'écrivain public à Créteil.

Pendant cette année d'études, je n'ai pas développé de projet professionnel. En travaillant aux côtés de l'écrivain public de Créteil, j'ai découvert la réalité du métier en milieu social. J'ai été refroidi dans un premier temps, car c'est relativement difficile, pas forcément gratifiant, mais j'étais au contact d'une personne si pleine de passion qu'elle me l'a naturellement transmise. Je m'étais dirigé vers la licence avec l'expérience du récit de ma grand-mère et plutôt axé sur quelque chose de littéraire. Voilà qu'aux côtés de Sylvaine Nizan-Medioni, l'écrivain public de Créteil que cette année de licence me faisait rencontrer, je me trouvais soudain une vocation de prestataire de service à la personne ! Certes, je l'étais déjà comme chargé d'assistance, mais à présent c'était en tant que chargé d'assistance en écriture : reconversion réussie ! J'ai décidé que même si je faisais

¹ Depuis la rentrée 2014-2015, l'étudiant en licence doit accomplir 420 heures de stage au cours de l'année.

du récit de vie, je continuerais néanmoins à exercer dans le milieu social. Mais il me restait une difficulté à résoudre pour parfaire ma reconversion professionnelle : trouver un poste. Et ce que je découvrais aussi grâce à cette année d'étude, c'était la quasi-inexistence de postes salariés d'écrivain public, du moins dans le secteur social.

Je ne me voyais pas me lancer en tant qu'entrepreneur indépendant dès la sortie de la licence. Le statut d'autoentrepreneur² n'existait pas encore et puis je voulais pouvoir continuer à percevoir un salaire. Cette vocation sociale me permettait d'éviter l'entrepreneuriat et je me suis convaincu qu'en persévérant, je finirais bien par trouver soit un poste, soit plusieurs à cumuler. J'avais contracté ce virus de l'accueil, de l'écoute et de la transcription à l'écrit dont je ne suis toujours pas guéri aujourd'hui. Or, comme je l'ai dit, le poste d'écrivain public à Créteil me passait sous le nez. Bien que j'aie postulé à nouveau par la suite et que Sylvaine Nizan-Medioni, qui avait créé ce poste 25 ans auparavant, m'ait coopté et incité à postuler, j'ai essuyé quatre refus. Jusqu'à ce qu'ils décident de confier ce travail à des agents territoriaux détournés en écrivains publics, des gens ni formés ni volontaires. Après la licence, quand j'ai commencé à exercer professionnellement, cela a donc été en tant que bénévole.

► Le métier d'écrivain public n'est pas encore reconnu par la Chambre de Métiers ni par les pouvoirs publics. Tout cela en fait un métier marginal.

En 2008, l'intitulé de la formation était : *Licence professionnelle Écrivain public - Assistant en démarches administratives et en écritures privées*. Écrivain public en était encore le premier terme, mais concernant les démarches administratives, nous étions encore assistant et non pas conseil comme maintenant. C'est technique de savoir si cela relève plus du consulting ou de l'assistance, mais cela ouvre des perspectives sur une manière plus large et plus explicite de pratiquer les métiers d'écriture, bien au-delà de l'assistance administrative. Parmi d'autres associations, Plume & Buvard permet de réunir des personnes concernées, d'organiser des débats et puis, surtout, de se renseigner auprès d'écrivains publics diplômés sur leurs pratiques. Plume & Buvard fait ce lien, mais la situation actuelle du métier fait que cela traîne encore : il n'est pas encore reconnu par la Chambre de Métiers, les pouvoirs publics n'attribuent aucune subvention pour financer des postes. À mes yeux, cela a au moins deux conséquences importantes.

² La loi sur l'auto-entrepreneuriat date d'août 2008, mais le régime n'a été applicable qu'à partir du 1er janvier 2009. Être écrivain public indépendant était difficile à concevoir en 2007-2008.

D'une part, cette absence de statut voue le métier d'écrivain public à la marginalité et à une pratique, disons un peu clandestine, auprès d'usagers dont la demande est grande. Et tandis que cela force les organismes publics à employer des bénévoles pour satisfaire les usagers, cela oblige d'autre part les professionnels à délivrer des prestations payantes à des clients. Or, si la demande est grande, l'offre l'est tout autant. Diplômés ou non de la licence, il existe beaucoup d'écrivains publics de qualité, mais ils peinent encore à s'unir pour arriver à faire connaître la profession auprès du public et, ensemble, à la faire reconnaître par les pouvoirs publics.

Pendant deux ans, j'ai été bénévole juste pour pouvoir exercer, puis un poste s'est libéré et je suis enfin devenu salarié dans un des centres sociaux de ma commune. J'ai écumé trois CDD de six mois chacun, avec une promesse de CDI à la clé. Mais je n'ai jamais obtenu ce CDI. Le directeur du centre social régnait sur son équipement communal et tyrannisait, non seulement son personnel – huit personnes sous ses ordres –, mais aussi tout le quartier. Au point que les habitants ont envisagé de manifester à la mairie pour réclamer son départ. En vain. Comme j'avais beaucoup de mal à supporter son autoritarisme ordinaire, il m'a évincé. Quant à l'autre centre social où j'étais bénévole, j'ai demandé au directeur si au bout de trois ans de bénévolat il était satisfait de mes services. Il l'était. Je lui ai alors demandé qu'il me fasse une proposition d'embauche, quelle qu'en soit la forme : je pouvais prendre le statut d'autoentrepreneur, ce pouvait être une vacation, un CDD de cinq heures par semaine, que sais-je ? Pour toute réponse, je me suis entendu dire qu'« écrivain public, ce n'est pas un vrai métier » ! Après trois ans de travail gratuit quand même – *rires*. Alors, je me suis mordu les lèvres pour ne pas lui répondre que directeur de centre social était un métier bien plus récent qu'écrivain public qui est peut-être... le deuxième plus vieux métier du monde. En réalité, la demande incessante dont lui – ou un autre – continue à être témoin prouve que c'est un vrai métier et que les écrivains professionnels méritent d'être rémunérés. Certes, les centres sociaux ont des moyens limités et fonctionnent traditionnellement avec des bénévoles, mais cette situation est représentative de l'impasse où se trouvent les écrivains publics. Ils ont beau être formés, leurs compétences ne sont pas reconnues comme des savoir-faire techniques, et on estime que des bénévoles peuvent faire l'affaire. Et ce piège se referme aussi sur la demande qui, si elle n'a pas les moyens de payer une prestation d'écrivain public, doit se contenter de la prestation d'un bénévole, certainement charitable, mais qui n'a pas été formé et qui est susceptible de commettre des erreurs. Il n'y a pas forcément un professionnel à côté pour valider un courrier ou rattraper une erreur qui peut être dommageable pour le bénéficiaire. Il y a suffisamment de raisons

pour une structure qui se respecte de miser sur l'emploi et la rémunération correcte d'un professionnel qui s'est formé et a obtenu un diplôme national.

► Être à la disposition de tous. Être une oreille qui peut tout entendre et un métier à écrire qui peut tout écrire.

L'écrivain public est effectivement un artisan qui va savoir mettre son savoir-écrire à la disposition des autres. Et les autres, c'est absolument tout le monde : c'est ça qui est stimulant. Même en milieu social, on n'a pas affaire qu'à des analphabètes ou des illettrés. D'abord, les analphabètes et les illettrés en question, ce sont souvent des gens instruits : ils sont nés dans un autre pays, ils vivent en France depuis un certain nombre d'années, avec tout le mérite que cela représente de vivre dans un pays étranger, d'en maîtriser la langue orale et d'avoir su s'y intégrer en exerçant un métier. Simplement, ils n'ont pas eu l'occasion ou le temps d'apprendre à écrire le français. Donc on a affaire à des personnes, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, de tous horizons qui ont une demande spécifique. Lorsque l'on sait y répondre, c'est vraiment un plaisir de le faire et d'être à leur service : être une oreille qui peut tout entendre et un métier à écrire qui peut tout écrire. J'ai réussi à concrétiser cette envie. Quant à en vivre, cela reste vraiment très difficile.

Alors que je commençais à me faire connaître comme bénévole dans deux centres sociaux, j'ai rencontré un salarié chargé des ateliers sociolinguistiques et d'alphabétisation (ASL), un linguiste avec qui le contact est immédiatement passé. Je me suis retrouvé écrivain public bénévole, mais aussi animateur de cours d'alphabétisation pour adultes. Cela m'a permis de constater que l'enseignement du français aux adultes est une vaste jungle. C'est un champ de bataille puisque l'État s'est réservé le droit quasi exclusif de donner des cours d'alphabétisation via la filière FLE (Français Langue étrangère) ; les structures qui sont habilitées à donner des cours d'alphabétisation sont très réglementées. Le gros des demandeurs s'adresse aux centres sociaux où l'on ne fait pas d'alphabétisation, car ça leur est absolument interdit. Non, attention, on donne des cours sociolinguistiques ! Je suis tombé de haut puisqu'il s'agit essentiellement de donner des cours de vie pratique à des gens qui n'en ont absolument pas besoin. La plupart sont des mères de famille qui savent très bien élever des enfants et vivre pratiquement. J'ai beaucoup apprécié ce métier-là, sauf que j'étais obligé de donner des cours de français plus ou moins clandestins – selon le degré de « complicité » des

directeurs des centres sociaux – à des gens qui étaient là pour apprendre le français et non pas à acheter des timbres à la poste.

C'était très émouvant pour moi, car je vivais une réalité qui m'était passée complètement par-dessus la tête, celle de ma grand-mère espagnole. Ma grand-mère a vécu trente ans en France et elle en est repartie en parlant trois mots de français. Dans ces cours d'ASL, j'avais affaire à des femmes qui étaient mères ou grands-mères et qui étaient un peu dans la position de ma propre aïeule. C'était une façon d'apprendre le français à ma grand-mère espagnole après avoir voulu devenir écrivain public pour écrire les souvenirs de ma grand-mère française.

Je n'ai toujours pas changé de statut, à savoir que j'exerce dans un CCAS (Centre communal d'aide sociale) dans une commune qui investit beaucoup de moyens dans les aides sociales, contrairement à Créteil. Cette autre ville, bien que réputée de droite, a quatre écrivains publics salariés dont une à la mairie, une au Point d'accès au droit (PAD), un ou une autre je ne sais plus où et moi au CCAS. Le public a l'embarras du choix pour trouver un écrivain public professionnel et salarié. Pour l'instant, j'y exerce à raison de trois heures par semaine, parfois plus selon les besoins : c'est une vacation à temps extrêmement partiel ! À ce jour, je ne vis pas encore du métier d'écrivain public, mais je me suis diversifié et je suis sur le point d'obtenir un statut. Je cherche toujours le poste salarié, c'est-à-dire sécurisé : est-ce parce que je ne me sens pas l'âme d'un entrepreneur et que tout le temps qu'il faut passer dans la prospection et la comptabilité me rebute un peu ? Peut-être ne suis-je pas aidé par le fait que je suis de plus en plus artiste ? Mais la vie de bohème se révèle tout aussi contraignante que n'importe quelle autre vie professionnelle. Bref, toute l'énergie et le temps qu'il faudrait que j'investisse en tant qu'entrepreneur, je préfère l'investir dans des activités liées à la création.

► Aujourd'hui, ma chance est d'écrire des textes à valeur littéraire et d'être à tous les fourneaux : la production, la poésie et l'écriture de spectacles.

Je suis aujourd'hui auteur dans un collectif d'artistes³ qui existe depuis six ans. Les deux directeurs artistiques ont décidé il y a deux ans de donner un tour plus professionnel à leur association en recrutant des acteurs et un auteur. L'activité n'est pas telle que je puisse en vivre pleinement aujourd'hui, mais quand même un petit peu et de plus en plus. Ces deux dernières années, j'ai développé avec eux le concept de poète

³ Site Internet : [Collectif Random](#)

public : nous faisons des performances avec des acteurs, de la musique, de la scénographie, et puis à présent, des performances avec des mots. Nous nous déplaçons dans les communes qui ont une bonne raison de réunir la population, à l'occasion de la rénovation d'un quartier par exemple. Nous travaillons toujours autour du lien social et du vivre ensemble. Les structures achètent nos performances et font appel à des artistes comme nous pour animer et faire parler la rue. Par exemple, on interroge les gens par le biais d'un questionnaire de trottoir. Je compose alors de la poésie en direct d'après les réponses collectées ; cette poésie est immédiatement écrite sur des bandes autocollantes qui sont affichées aux murs dans une scénographie très créative. Voilà une de nos activités. D'autres consistent à mettre en scène des spectacles performances où le lien est toujours très fort avec la population. Dans ces performances, il y a une partie de textes pré-écrits plutôt poétiques qui sont soit diffusés, soit dits par moi en direct. Et il y a une partie de textes issus du travail en résidence : en gros, j'ai entre trois et cinq jours pour rencontrer un maximum de personnes dans la ville, me renseigner sous tous azimuts sur son histoire et son actualité et écrire quelque chose sur elle et ses habitants. Je mélange un peu les personnages historiques avec les inconnus, les défavorisés avec les commerçants et les notables, au sein de performances spectaculaires qui remportent souvent un franc succès.

En 2014, nous avons écrit une pièce de théâtre de rue pour diversifier notre offre et proposer un spectacle de théâtre fixe. Nous avons obtenu de nombreux soutiens de la part des Centres nationaux d'art de la rue (CNAR) et des Directions régionales des affaires culturelles (DRAC). Si l'on obtient autant de subventions – j'ai entre autres bénéficié d'une bourse à l'écriture de l'association Beaumarchais-SACD – c'est bien parce que je suis écrivain public et que ce collectif a d'abord fait appel à moi pour monter et rédiger un dossier de production. Comme par hasard, c'est la première année où ils obtiennent autant de subventions et de bourses de soutien à la création ! Comme quoi, l'écrivain public est un choix judicieux, y compris dans les milieux où l'on ne pense pas généralement à solliciter ses services.

Je suis à tous les fourneaux : la production, l'écriture poétique et l'écriture du spectacle à venir. C'est quelque chose de très enthousiasmant. Le dernier en date tourne en bonne place dans les festivals – Villeurbanne, Chalon...

Ce qui s'est mis en place et s'est créé naturellement – à savoir des passerelles entre vie privée et vie professionnelle – l'a été grâce aux vicissitudes que j'ai traversées, par exemple ce poste d'écrivain public à Créteil que j'ai manqué. Est-ce que si je l'avais

eu, je ferais quand même du théâtre aujourd'hui ? Je l'ignore, mais ce que je peux dire à présent, pour citer le Yi Jing – un livre de sagesse chinois dont je suis féru –, c'est qu'« il est profitable d'être tenace dans les difficultés » ! Aujourd'hui, je souhaite poursuivre et amplifier l'écriture dans le milieu du spectacle. C'est une chance fantastique d'écrire des textes à valeur littéraire pour les offrir à un public qui réagit immédiatement. Faire vivre ces textes comme il se doit, puisque la poésie est d'abord orale, comme les textes liturgiques. Il faut que la poésie soit dite, il faut que, sonorisée par les cordes vocales, elle vibre dans l'air et touche la cochlée des oreilles des auditeurs présents. C'est ça la poésie, avant d'être reportée et conservée dans des livres et c'est ce que je vis grâce à ce collectif. Et c'est aussi en tant qu'écrivain public que j'y trouve ma voix, puisque ce passage entre l'oral et l'écrit, cette médiation entre le son et le mot sont également au cœur de la relation entre l'usager et l'écrivain public ! Je tiens à cette analogie entre l'écrivain public et le poète : l'un comme l'autre peut changer la vie, puisqu'il a cette aptitude à transformer la réalité grâce au pouvoir des mots et à leur transport.

Ainsi n'y a-t-il rien d'antinomique pour moi à garder une permanence en milieu social. C'est tout aussi formateur que gratifiant. Puis, comme le disait ma tutrice pendant mon stage de formation, une lettre administrative est déjà un petit roman. Il va s'agir en quatre cents ou cinq cents mots de faire passer une demande spécifique, mais qui repose sur le vécu réel d'une personne réelle qui souffre réellement. Si, dans une lettre administrative, il ne s'agit pas d'exposer des états d'âme, mais des faits concrets, pour autant ces faits acquièrent une épaisseur et peuvent toucher leur interlocuteur s'ils sont correctement écrits : c'est-à-dire s'ils traduisent honnêtement le vécu de la personne qui est en train de les formuler. Et pour ça, je trouve aussi intéressant d'écrire une lettre administrative pour une vieille dame qui fait un recours pour obtenir son pass Navigo gratuit que d'écrire un poème sur les chalands de la rue du Change à Vendôme. Parce qu'au bout du compte, c'est la même chose et la gratification est la même : elle n'est pas pécuniaire à l'heure actuelle – même si ma vacation est bien payée, trois heures par semaine ça ne fait pas cuire le riz –, mais elle est humainement valorisante. Les gens à l'issue de l'audition d'un poème ou les gens qui repartent avec leur courrier dans une enveloppe du CCAS sont aussi reconnaissants et il y a une transmission de vie, de chaleur qui est aussi précieuse dans un cas que dans l'autre.

Par ailleurs, nous avons le projet de monter avec deux amis une entreprise de communication transmedia destinée aux entreprises⁴. Nous espérons compléter nos

⁴ Site Internet : Alveol.R

talents pour répondre à la demande en communication : une amie est une spécialiste de l'organisation d'évènements culturels liés aux entreprises, un autre est infographiste et moi, auteur. Peut-être que là, enfin, je vais disposer d'un statut juridique – *rires* ! Mon souhait pour les prochaines années est de mener les trois activités de front : le social, le poétique et la communication d'entreprise.

En général, quand on me demande aujourd'hui ce que je fais comme métier, je dis écrivain public, mais selon l'interlocuteur, je rajoute aussi poète public et finalement auteur. Parce que c'est cela un écrivain public : quelqu'un qui peut couvrir tout l'éventail des registres d'écriture !

Entretien réalisé par

[Carole Garrapit](#)

pour

&Blume
Buvard

2015 - Tous droits réservés